

## Fuites

Claude Boily, *Le pirate de l'imaginaire*, Chicoutimi, JCL, 2001, 224 p., 19,95 \$.

Doric Germain, *Poison*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 210 p., 19 \$.

Michel Leboeuf, *Le silence des oiseaux*, Montréal, Trait d'union, 2001, 204 p., 21,95 \$.

Marie-Hélène Poitras

---

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Poitras, M.-H. (2001). Compte rendu de [Fuites / Claude Boily, *Le pirate de l'imaginaire*, Chicoutimi, JCL, 2001, 224 p., 19,95 \$. / Doric Germain, *Poison*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 210 p., 19 \$. / Michel Leboeuf, *Le silence des oiseaux*, Montréal, Trait d'union, 2001, 204 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 32-33.

Claude Boily, *Le pirate de l'imaginaire*, Chicoutimi, JCL, 2001, 224 p., 19,95 \$.  
 Doric Germain, *Poison*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 210 p., 19 \$.  
 Michel Lebcœuf, *Le silence des oiseaux*, Montréal, Trait d'union, 2001, 204 p., 21,95 \$.

# Fuites

*Que ce soit dans l'imaginaire, dans la bière ou dans le ciel, femmes et oiseaux s'échappent, fuient un quotidien aussi menaçant que l'orage.*

ROMAN  
 Marie-Hélène Poitras



ÉLISE S'ENNUIE. SA BANLIEUE FLEURIE ET SON MARI occupé ne l'enchantent plus. Un contrat de quelques mois dans une compagnie de recyclage la met en contact avec de nouveaux visages, dont celui d'un camionneur aux airs de pirate, Alvarez. Son passage ouvre une brèche dans l'imaginaire d'Élise, l'entraîne dans un espace-temps étrangement réaliste, faisant d'elle une femme de pirate enlevée, empêtrée dans sa robe tissée de mauvaise laine, éperdument amoureuse de son ravisseur... Alvarez, le capitaine du *Conquistador*. Au XVII<sup>e</sup> siècle comme au XXI<sup>e</sup>, ils deviendront amants et se laisseront entraîner dans moult aventures, fuyant ainsi la lourdeur et la banalité du quotidien.

## Loin du quotidien

Premier roman pour Claude Boily, *Le pirate de l'imaginaire* est une œuvre sympathique mais inachevée. Sympathique, car l'amusement de l'auteur transpire dans ses phrases, son attachement aux personnages ne peut qu'être touchant. Mais il s'agit d'une œuvre pas encore tout à fait mûre.



Premièrement, de nombreux dialogues dynamisent le roman tout en l'handicapant. Le problème majeur réside dans le choix des niveaux de langue. Des répliques peu littéraires, n'ayant pas leur place ici, remontent à la surface du texte et l'embrouillent : « Mais tu n'as pas peur que si ça ne marche pas, tu vas être pognée avec sa face dans ta face jusqu'à ce que tu finisses ton contrat. » (p. 63)

Nombre d'éléments inutiles aux dialogues comme à l'économie de l'histoire auraient pu être retranchés. Aussi, l'écriture gagnerait à être resserrée ; le texte respirerait mieux et ne se perdrait pas en chemin dans des considérations laborieuses.

Pour ces raisons, le lecteur ne peut se laisser que tardivement entraîner dans l'aventure que propose Boily. Les choses s'améliorent dans la seconde moitié du roman, un certain suspense créant l'attente. Le chevauchement des deux époques y est pour quelque chose et cultive le désir du lecteur de connaître la tournure des événements. Le passage d'un siècle à l'autre s'effectue de façon quelquefois ingénieuse par des transitions bien amenées. Mais la fin brusque et hâtive laisse insatisfait.

Comme si tout ce bateau monté par l'auteur s'enfuyait soudainement, laissant le lecteur sur le quai comme un matelot oublié.

## Du biberon à la bouteille

*Poison*, de l'auteur franco-ontarien Doric Gervais, propose une visite guidée des « paradis » artificiels, avec pour toile de fond les années noires du Québec et d'Andréanne, la protagoniste de l'histoire, se débattant contre les monstres qui la bercent depuis sa naissance. Enfant de la revanche des berceaux, fille d'un bûcheron et d'une mère tourmentée, Andréanne se débat tant bien que mal en appelant tantôt l'aide d'alcool, tantôt celle des médicaments, mais rarement celle des humains qui l'entourent. On plonge au cœur d'un drame social réaliste, réalisme qui naît de la finesse d'analyse et de la grande sensibilité de l'auteur, habile à rendre ses créatures plus vraies que nature.

Germain compte quatre publications à son actif, dont le best-seller *La vengeance de l'original*. *Poison* est une réédition en format poche d'un roman paru en 1985. Le sujet est d'actualité, mais, malheureusement, une impression de déjà vu se dégage de l'époque dans laquelle baigne le roman (les années 50, 60 et 70). Le style est simple, limpide, et laisse parfois s'échapper des perles. Ainsi, après avoir englouti rhum et cachets divers, Andréanne devient un « nuage diaphane jouant avec le soleil » (p. 142).



De plus, la réaction de son frère à l'annonce de la mort du père — le rire — ou alors le moment où l'on apprend que cette Andréanne brisée qui se traîne devant nous vient d'avoir 20 ans sont autant d'effets surprenants qui tombent pile dans l'histoire. Le romancier a un bon sens de la mise en scène.

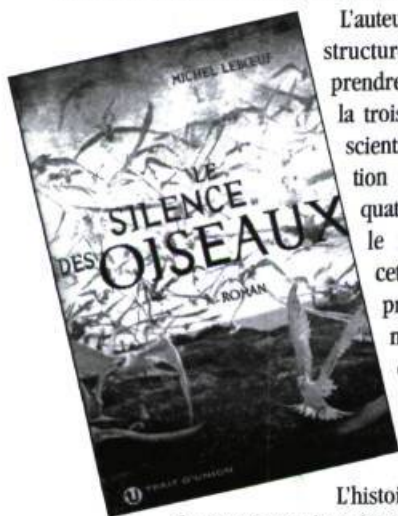
Il se permet malheureusement quelques envolées moralisatrices qui n'ajoutent rien au roman. Ces pointes inattendues — l'épilogue, surtout — peuvent même importuner le lecteur. Qui donc se cache derrière cette instance de narration impersonnelle tout en s'incluant dans le roman ? L'histoire ne le dit pas, mais on s'en doute... « On a toujours plus peur de ce qu'on ne connaît pas et j'ai déjà vu quelqu'un soulagé d'apprendre qu'il avait le cancer » (p. 65), écrit-il. Ainsi, la narration à la troisième personne déraile parfois en agissant comme un « je » qui ne sert aucunement l'histoire.



## Les oiseaux se cachent pour mourir

Matin étrange. Il manque quelque chose. Le soleil est là, le bruit des voitures aussi. On entend la radio du voisin et le percolateur qui roucoule. Pas un oiseau ne piaille. Moineaux et pigeons sont absents. Hérons, goélands, butors, hirondelles, rapaces non plus. Ils volent tous côte à côte et c'est trop tôt. Tous les oiseaux du nord et de l'est des Grands Lacs et du fleuve Saint-Laurent s'envolent comme en pleine migration. On est en mai. Plus un oiseau ne chante.

Premier roman de Michel Leboeuf, *Le silence des oiseaux* est certainement un des secrets bien gardés des lettres québécoises à l'heure actuelle. L'auteur, naturaliste allumé qui maîtrise visiblement son sujet, nous convoque à un thriller écologique aux accents visionnaires. Le roman s'appuie sur une information solide et Leboeuf fait preuve d'un immense talent de vulgarisation. Ce qu'il énonce est clair comme de l'eau non polluée ; jamais l'histoire ne souffre des clarifications. Il y en a juste assez.



L'auteur a su trouver la forme idéale, une structure permettant au roman de bien prendre son envol. La narration se fait à la troisième personne — le « il » objectif scientifique —, ce qui permet une focalisation multiple. Ainsi, on suit de près les quatre scientifiques qui tentent d'élucider le mystère (l'élément déclencheur de cette migration massive), le groupe de pression politique qui tourne autour du ministre de l'Environnement et le cirque dangereux des médias. Même le point de vue d'un héron en fuite nous est présenté de façon judicieuse en un travelling littéraire efficace.

L'histoire est totalement crédible, jusque dans ses moindres détails. Michel Leboeuf a placé des copies d'images satellites dans le bouquin pour que nous puissions, tout comme les scientifiques, suivre la volée battante des oiseaux. De plus, quelques extraits de fichiers appartenant à divers protagonistes, ainsi que de nombreux courriels, ajoutent au réalisme de l'histoire. Les jeux de pouvoir entre les personnages n'en sont que davantage soulignés. Comme lecteur, on aura tendance à s'identifier à Jean Bernard, anti-héros effacé mais passionné qui y va de quelques pointes acides envers le milieu de la science, qui n'est pas blanc comme sarrau. On en apprend beaucoup sur la mafia scientifique. Voilà une lecture stimulante à tous points de vue.

Le style est sobre et soutenu. L'écriture est juste sans être flamboyante. Tout se passe sur le plan des images. Alors qu'un chapitre se termine sur le mouvement d'une lame de scalpel fendant les chairs d'un canard qu'on va disséquer, en parallèle les jeux politiques se poursuivent dans un restaurant chic. On y commente le goût de l'autruche : « Délicieuse, renchérit Hobbs en enfonçant son couteau dans la chair de l'oiseau » (p. 185). L'ironie de l'auteur émerge çà et là, toujours au bon moment, et dessine inévitablement un sourire sur les lèvres du lecteur. On a affaire à une plume pince-sans-rire.

Rares sont les déceptions dans cette première œuvre mature. Sauf peut-être dans le récit d'un rêve récurrent où l'auteur se plagie lui-même. On aurait aussi aimé voir l'intrigue amoureuse prendre un tournant du point de vue de Jean Bernard. L'auteur abandonne cette perspective vers la fin de son roman, un peu comme s'il n'était pas totalement conscient de l'intérêt vif soulevé par son suspense zoologique. À découvrir.



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

## TOUT UN VERTIGE

LAURENT LAPLANTE  
DIXIT  
LAURENT  
LAPLANTE

Le journaliste sur ses  
propres traces

AHMED MARZOUKI  
TAZMAMART  
CELLULE 10

Un témoignage  
bouleversant

ROBERT J. MAILHOT  
D'AUBE ET  
DE TORPEUR

Une poésie singulière

LA MAISON DE LA POÉSIE,  
DES CONTES, DES LÉGENDES,  
DES FABLES ET DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.  
[www.hautes-terres.qc.ca](http://www.hautes-terres.qc.ca)